

# LE BON FILS;

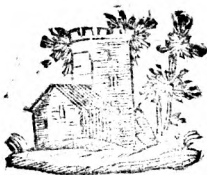
OPÉRA EN UN ACTE.

PAROLES DE LOUIS HENNEQUIN, \*

MUSIQUE DE L. S. LEBRUN,

Ariste du Théâtre de la rue Feydeau.

*REPRÉSENTÉ, pour la première fois, sur le  
Théâtre de la rue Feydeau, le premier jour  
complémentaire de la troisième année Républicaine,  
( 17 Septembre 1795, vieux style ).*



---

A P A R I S,

Chez H U E T, Libraire, Éditeur de Musique et  
de Pièces de Théâtre, rue Vivienne, N°. 8.

---

An quatrième de la République,

---

## PERSONNAGES.

LISIS (\*), M. LEBRUN;  
LOUISE, Mlle. ROLANDEAU.  
La Mère DOUCET, Mère de Lisis,  
Mme. VERTEUIL.  
Le Père GÉRARD, Père de Louise,  
M. JULIET.  
M. DUFOUR, Chirurgien militaire,  
M. DESSALLES.



---

*La Scène se passe à la Campagne.*

---

(\*) Cette Pièce est tirée de la Romance de *Galathée* de M. de Elorian, intitulée *LISIS ou le bon Fils*.

---

---

LE  
B O N F I L S.

---

*Le Théâtre représente un fond de Paysage. A droite , est l'entrée d'un Bois: A gauche , la Maison de la Mère Doucet. En face , une Montagne qui traverse le Théâtre.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE DOUCET, LOUISE.

*(Elles sont assises sur un Banc de Gazon qui se trouve à l'entrée du Bois.)*

LOUISE.

OUI, ma Mère, vous serez ici plus au frais.

LA MÈRE.

Je jouis donc encore de la vue du beau Ciel du Languedoc. Je ne comptais plus le revoir.

LOUISE.

Oh ! ma Mère, je vous trouve beaucoup mieux aujourd'hui ; et , depuis trois mois , voilà le premier jour où je vous ai vue si bien.

LA MÈRE.

Graces à tes soins , ma fille.

A 2

( 4 )

Votre fille!

L O U I S E.

Oui.

L A M È R E.

D U O N<sup>o</sup>. I.

Depuis le départ de mon Fils,  
Tes soins généreux m'ont guérie ;  
En toi, j'ai retrouvé Lisis,  
Sans toi j'aurais perdu la vie.

L O U I S E.

Depuis le départ de ce Fils,  
Ce Fils dont vous êtes chérie ;  
Depuis le départ de Lisis,  
Pour Fille vous m'avez choisie.

L A M È R E.

Ne l'es-tu pas ?

L O U I S E.

Oui, par le cœur ;  
Mais, que ne suis-je votre Fille!

L A M È R E.

On est toujours de la famille,  
Quand on partage son malheur.  
Ah ! crois en mon ame attendrie,  
Ma Louise, ma tendre amie,  
A son retour je vous unis.

L O U I S E.

A son retour ! hélas , ma Mère ,  
Oubliez-vous ?

L A M È R E.

Quoi !

L O U I S E.

Que Lisis  
Ne fit qu'obéir à mon Père,  
En abandonnant son Pays.  
Jaloux d'entrer dans ma famille,

Lisis me demande. Il lui dit :  
« Soyez riche autant que ma Fille ;  
« Et je vous l'accorde »..... Il partit.

L A M È R E .

Il partit ! Ecoute , ma Fille ,  
Espère tout de son retour ;  
Lisis revient dans sa famille ,  
Consoler à la fois la nature et l'amour.

L O U I S E .

Consoler !

L A M È R E .

Oui , ma tendre amie.

L O U I S E .

Ah ! qu'il revienne votre Fils ,  
Ce Fils dont vous êtes chérie :  
Je reverrai mon cher Lisis ,  
Il retrouvera son amie.

L A M È R E .

Oui , ma Louise , il revient. Vois cet endroit de sa dernière lettre.

L O U I S E ( lit. )

« J'espère être dans vos bras sous peu de jours : on  
« m'accorde un congé. Je pars.....  
Il part , ma Mère ; il ne peut pas tarder.

L A M È R E .

Sans doute. Peut-être a-t-il fait un voyage heureux ;  
alors , plus d'obstacles à votre union.

L O U I S E .

Il est vrai que mon Père a beaucoup d'amitié pour moi ; vous voyez avec quelle complaisance il me laisse sans cesse auprès de vous. Mais , je ne sais ce qu'il a voulu dire avec un secret qu'il doit m'apprendre ce matin , et qui , dit-il , me fera plaisir. Saurait-il le retour de Lisis ?

L A M È R E .

Cela se pourrait bien. D'ailleurs , il est un peu malin

ton Père. Mais conçois-tu mon bonheur , ma Louise ?  
Lisis ne sait pas que j'ai été ma sœur , le lui apprendre  
ç'eût été l'affliger Il revient , et va me trouver à-peu-  
près aussi bien portante que quand il est parti.

L O U I S E.

Que je reconnais bien là votre cœur , ma Mère ;  
toutes les peines , tous les chagrins sont pour vous.  
Votre Fils et moi n'avons que les plaisirs.

L A M È R E.

La nature l'a voulu ainsi , ma Fille.

A I R n<sup>o</sup>. 2.

Une Mère est , de la nature ,  
L'ouvrage le plus accompli.  
De son cœur l'essence est si pure ,  
Que tout s'épure auprès de lui.  
Soins fatigans , tristesse amère ,  
Dont souffrent les indifférens ,  
Sont des plaisirs pour une Mère  
Quand il s'agit de ses enfans.

L O U I S E.

Lisis est-il officier ?

L A M È R E.

Non , ma Fille , il est grenadier.

L O U I S E ( avec joie. )

Ah ! . . . S'il arrivait aujourd'hui ?

L A M È R E.

Tu crois ?

L O U I S E.

Je ne sais , mais mon cœur me le dit !

L A M È R E.

Eh bien , il faut tout préparer pour le recevoir !

( Elles tournent leurs pas du côté de la Maison. )

L O U I S E.

Ah ! voilà M. Dufour.

L A M È R E.

L'honnête Chirurgien , à qui je dois la vie :

## SCENE II.

*Les précédens* , M. D U F O U R.

M. D U F O U R.

**A** LA promenade! déjà? bien, bien. Et la santé?

L A M E R E.

Louise me trouve beaucoup mieux.

M. D U F O U R.

Ah! elle a raison et votre convalescence ne saurait être longue. Ce n'était pas sans un pressentiment secret de bonheur, qu'au milieu de mes voyages, je me suis fixé dans ce séjour délicieux, dans la patrie d'Estelle et de Florian. J'en suis doublement satisfait puisque  
( regardant Louise. )

j'ai pu vous y être utile et . . . que j'y ai rencontré un objet fait pour charmer les plus indifférens.

L A M E R E.

Qu'il m'en coûte, M., de ne pouvoir reconnaître à présent! . . .

M. D U F O U R.

— Que dites-vous ?

A I R n<sup>o</sup>. 3.

Quel plaisir plus délicieux  
Que celui de rendre à la vie  
Un Père, une Épouse chérie,  
Un Ami tendre et généreux!  
Mop art n'est précieux au monde  
Que par ces résultats heureux:  
Et peut-il être dangereux  
Quand la nature le seconde.  
Oui: rendre à la société  
Et les vertus et l'innocence  
Voilà la pure volupté  
Et c'est, dans mon cœur enchanté  
Qu'est ma plus douce récompense.

( 8 )

Digne ami!

LA MÈRE.

LOUISE.

A présent, ma bonne mère ne sera plus malade, Lisis revient près d'elle.

Bientôt?

M. DUFOUR.

LA MÈRE.

Demain, aujourd'hui peut-être.

M. DUFOUR.

Cette nouvelle m'enchanté. Bonne mère, je vous en félicite de tout mon cœur. Un fils comme le vôtre est un de ces présents que le Ciel accorde rarement, même à la vertu.

LOUISE.

Il est grenadier!

M. DUFOUR.

( à part. )

( à la mère. )

Ah! ah! Aimable ingénuité! je vous quitte. Vous n'avez plus besoin de moi, je vole à d'autres soins. J'aurai le plaisir de vous revoir dès que j'apprendrai l'arrivée de votre fils.

( Il sort. )

---

SCÈNE III.

LOUISE, LA MÈRE.

LA MÈRE.

Nous, ma fille, rentrons.

LOUISE.

( timidement. )

Déjà? si nous faisons un tour au petit bois. On vous a recommandé l'exercice.

LA MÈRE, ( malignement ).

Crois-tu que Lisis vienne par-là?



L O U I S E .

Mais . . .

L A M È R E .

Allons, donne-moi le bras.

L O U I S E .

Puis j'irai dire bonjour à mon père.

( Elles sortent par le côté ,  
Lisis paraît de loin sur la  
montagne ).

## S C È N E I V .

L I S I S , ( seul ).

A I R n<sup>o</sup>. 4.

**A**PRÈS un an d'absence,  
Revoir ma mère en ce séjour,  
Ces lieux où j'ai reçu le jour  
Ah ! quelle douce jouissance !  
Je retrouve enfin l'espérance  
Pour la conserver sans retour.  
Je vais revoir ma tendre mère,  
**Embellir ses momens, adoucir ses malheurs.**  
La fortune de ses faveurs  
Paya mon dévouement sincère,  
Que je vais goûter de douceurs !  
Car, ma Louise m'est fidelle  
J'en ai le consolant espoir  
Elle est si douce, elle est si belle !  
Elle m'aime et je vais la voir.

Entrons. Mais non. La surprise, la joie pourraient faire mal à ma mère, il faut la faire prévenir par quelqu'un. Mais comment . . . Ah ! j'aperçois une femme qui vient de ce côté. Je vais la prier de me faire le plaisir de dire à ma mère . . . Dieux ! c'est ma mère elle-même.

SCÈNE V.

LISIS, LA MÈRE.

D U O n<sup>o</sup>. 5.

LISIS.

**J**E vous revois!

LA MÈRE.

Mon cher Lisis!

LISIS.

Je vous revois!

LA MÈRE.

Ah, mon cher Fils!

Sur mon sein, viens que je te presse.

LISIS.

Sur mon sein, ah, que je vous presse.

LA MÈRE (*l'embrassant.*)

De ta tendresse,

Voilà le prix.

LISIS.

Toujours triste dans votre absence,

Je desirais un prompt retour.

Pour recevoir de votre amour

Le prix d'une longue souffrance;

Mais je ne vous quitterai plus.

Bientôt, sur les pas de la gloire,

La paix, fille de la victoire,

Va nous ramener les vertus.

Après de vous fixé sans cesse

Vous trouverez dans ma tendresse,

A chaque instant, dans chaque jour;

Un nouveau motif d'allégresse

Entre la nature et l'amour.

( II )

L A M È R E.

Quoi, tu ne nous quitteras plus?

L I S I S.

Non, je ne vous quitterai plus!

L A M È R E.

As-tu fait une heureuse campagne?

L I S I S.

Oui, ma Mère; le Ciel juste a beni mes travaux; et je puis vous offrir quelques douceurs. Concevez-vous le joli ménage que nous allons faire? Point d'ambition, peu d'argent, un soldat n'en gagne pas beaucoup; de la gaieté, de la santé, que nous serons heureux, vous ma Mère, Louise et moi.

L A M È R E.

Louise! Ah, mon ami, si tu savais toutes les obligations que je lui ai.

L I S I S ( *transporté.* )

A Louise, ma Mère?

( *Il lui baise la main.* )

L A M È R E.

Oui, mon ami, c'est à ses tendres soins que je dois le retour de ma santé.

L I S I S.

De votre santé? Et quoi, vous avez été malade, et je n'étais pas là pour vous prodiguer mes soins, mon amitié.

L A M È R E.

Louise s'en est chargée. C'est à elle et aux talens de M. Dufour. . . . .

L I S I S.

Que me dites-vous? Je lui devrais ma Mère! Ah, l'honnête homme! Que je le voie sur-le-champ.

L A M È R E.

Oui, mon ami, vois-le. Mais ce n'est pas tout: depuis huit mois que M. Dufour fait sa résidence ici, outre

les soins qu'il a pris de moi, il m'a aidée dans mon infortune et je lui dois.

L I S I S.

Combien ?

L A M È R E.

A-peu-près six cens livres. Peut-être désirerait-il que je les lui remisse. Pourrais-tu ? . . . .

L I S I S.

( *distr. :* )

Oui, ma Mère ; n'ayez aucune inquiétude : je vais terminer tout cela.

L A M È R E.

Moi, je vais aller tout préparer pour notre dîner.

( *Elle sort.* )

S C E N E V I.

L I S I S ( *seul.* )

O ma Louise ! en volant vers toi, je ne m'occupais que de notre union. Cet argent, fruit de mon courage et de mes épargnes, devait l'assurer sans retour. Mais la dette de ma Mère est sacrée, et je dois m'empresser de l'acquitter. Ah, j'aperçois M. Gérard. Je voudrais bien. . . . Mais, non. Je ne veux lui parler qu'après avoir rempli mon devoir.

( *Il sort.* )

SCÈNE VII.

LOUISE , LE PÈRE GÉRARD.

LOUISE.

**E**n êtes vous bien sûr , mon Père ?

LE PÈRE.

Je l'ai vu , te dis-je ; il arrivait , et tournait ses pas de ce côté. Il avait l'air très-agité.

LOUISE.

*(transportée.)*

*(plus doucement.)*

Ah ! c'était de plaisir. . . . Il va revoir sa Mère. Mon Père , je crois , à présent , avoir deviné votre secret de ce matin.

LE PÈRE.

Oui.

LOUISE.

Oui , mon Père ; il s'agissait d'un mariage pour moi ; n'est-ce pas ?

LE PÈRE.

Précisément.

LOUISE.

*(hésitant.)*

Et . . . . vous saviez le retour de Lisis ?

LE PÈRE.

Eh bien ?

LOUISE.

Eh bien , mon Père , c'est à vous à dire le reste.

LE PÈRE.

Ah , et tu appelles cela deviner un secret toi ? Et bien , oui , ma Fille , je veux te marier. M. Dufour te demande , et j'y consens.

LOUISE.

*(étonnée.)*

Vous y consentez ?

LE PÈRE.

Sans doute. M. Dufour est honnête homme ; il est riche. N'acceptes-tu pas ses offres ?

LOUISE.

( *timidement.* )

Me permettez-vous de vous ouvrir mon cœur , mon Père ?

LE PÈRE.

Parle , mon enfant ; parle.

LOUISE.

Je crains . . . . .

LE PÈRE.

Ne crains rien , ma Louise ; ne suis-je pas ton Père ?

LOUISE.

Eh bien.

AIR n°. 6.

Lisis a tous mes sentimens ;  
Et c'est de votre aveu , mon Père ;  
Lisis , fidèle à ses sermens ,  
Revient pour soulager sa Mère ,  
Pour embellir vos derniers ans.  
Et moi , qui l'aimai constamment ;  
Pendant une absence cruelle ,  
Je prendrais pour être infidelle ,  
Pour écouter un autre amant ,  
L'instant de son retour ; mon Père ;  
Non , non. Lisis a mon amour ,  
Et si je ne puis en ce jour  
Couronner son ardeur sincère ,  
Mon cœur à vos desirs soumis  
Remplira votre ordre sévère.  
Mais , n'espérez jamais , mon Père ;  
Que je vous donne un autre Fils.

LE PÈRE.

( *à part.* )      ( *haut.* )

J'aime sa franchise. Si Lisis . . . . .

L O U I S E.

( avec humeur. )

S'il était riche ?

L E P È R E

S'il l'eût été autant que toi, je n'aurais pas hésité un moment. J'aurais été bien aise d'acquiescer pour ma vieillesse un ami comme lui, et pour ma Louise un époux aussi estimable. Mais Lisis n'avait rien, et M. Dufour est riche. D'ailleurs,

D U O n°. 7.

Il a ma parole et ma foi.

Lisis absent, j'ai dû m'attendre,

Que je pouvais compter sur toi.

Il a ma parole et ma foi,

A présent puis-je la reprendre ?

L O U I S E.

Deviez-vous donner votre foi,

Sans me consulter, sans m'entendre ?

Avec votre amitié pour moi,

Deviez-vous donner votre foi ?

Mon Père, il faudroit la reprendre.

L E P È R E.

( à part. )

Je suis charmé de sa constance.

L O U I S E.

Tromper Lisis en son absence !

L E P È R E.

C'est bien embarrassant d'honneur !

L O U I S E.

Lisis seul fera mon bonheur.

Ah ! mon Père, daignez m'entendre,

Mon Père, ayez pitié de moi.

L E P È R E.

Je ne sais trop comment m'y prendre

Ciel ? que va-on penser de moi ?

Que veux-tu que je dise à M. Dufour ?

L O U I S E .

Ah ! mon Père, vous avez tant d'esprit ! si vous aviez un peu de bonne volonté, vous trouveriez facilement une excuse.

L E P E R E .

Allons, je verrai . . . je verrai. Va m'attendre chez la Mère Doucet, je t'y rejoindrai. Si tu vois Lisis ne lui dis rien de ce qui vient de se passer entre nous. Du calme et de la confiance, je vais voir ce que je puis faire pour toi.

( Louise entre chez M<sup>de</sup>. Doucet ).

## S C E N E V I I I .

L E P E R E ( seul ).

**L**A pauvre enfant ! la voilà bien inquiète. Eh ! tant mieux !

A I R n<sup>o</sup>. 8.

La certitude du bonheur,  
Lui fait perdre son essence ;  
La crainte ranime l'ardeur,  
Elle ajoute à la jouissance.  
Voyez les époux de nos jours ;  
Et leur coupable insouciance ;  
Ah ! s'ils tremblaient pour leurs amours,  
Ils auraient moins d'indifférence.

Si l'époux a besoin d'erreurs,  
Pour l'amant c'est bien autre chose.  
Entouré d'objets enchanteurs,  
Son feu s'éteindrait et pour cause.  
Pour le fixer près d'un seul cœur,  
Il faut qu'il redoute sa perte,  
L'amour n'est jamais moins voleur ;  
Que quand il voit la porte ouverte.

Ah !



(17)

Ah ! ça comment faire ? j'ai donné ma parole à Dufour ;  
il ne voulait pas me la rendre ! je ne veux pourtant  
pas que Louise soit malheureuse ; et si elle aime Lisis.  
Ah ! le voici. Il a l'air bien préoccupé, je ne veux le  
voir qu'après avoir parlé à Dufour.

(Il se retire un peu.)

---

SCENE IX.

LISIS, LE PERE GERARD, (caché)

LISIS.

M. Dufour est payé, mais aurai-je encore assez de  
bien pour obtenir la main de Louise ? Il ne me reste de  
ma petite fortune que ce qu'il me faut précisément pour  
faire vivre ma bonne mère ; eh ! bien, je suis jeune, je  
travaillerai, et peut-être ma conduite engagera-t-elle  
M. Gérard à consentir à mon bonheur. Mais Louise  
est sans doute auprès de ma mère, entrons.

(Il entre.)

---

SCENE X.

LE PERE.

Que de courage ! que d'amour, et ils ne seraient  
pas récompensés ! Ah ! je vais trouver mon ami Dufour.  
Justement le voici.

B

SCÈNE XI.

LE PÈRE, M. DUFOUR.

M. DUFOUR.

Bon jour père Gérard.

LE PÈRE.

Mon ami, vous me voyez très-embarrassé.

M. DUFOUR.

Et moi enchanté du plus beau trait.

LE PÈRE.

Vous aimez ma fille, mon ami.

M. DUFOUR.

Oui, et j'espère bientôt l'épouser.

LE PÈRE.

Sans doute; mais c'est qu'il y a une petite difficulté.

M. DUFOUR.

Une difficulté?

LE PÈRE.

Oui, un obstacle.

M. DUFOUR.

Un obstacle? Elle ne m'aime pas?

LE PÈRE.

Ah! s'il n'y avait que cela.

M. DUFOUR.

Que cela? Elle aurait de l'aversion pour moi?

LE PÈRE.

Oh! non, mais elle en aime un autre.

M. DUFOUR.

Quelqu'amourette. Que cela ne vous inquiète pas; mon ami, dans un cœur comme celui de votre fille, l'estime effacera bientôt un sentiment pareil.

(19.)

LE PÈRE.

C'est qu'il ne s'agit pas du tout d'amourette.

M. DUFOUR.

Vous ignoriez donc ce penchant quand vous me l'avez promise ?

LE PÈRE.

Non mon ami, mais l'amant était absent, je l'ai cru oublié.

M. DUFOUR.

Son nom ?

LE PÈRE.

Lisis.

M. DUFOUR.

Lisis ? quel événement !

LE PÈRE.

Pourquoi cette exclamation, autant vaut ce rival là qu'un autre.

M. DUFOUR.

Oui pour vous, mais pour moi.

LE PÈRE.

Et vos raisons ?

M. DUFOUR.

C'est qu'il est embarrassant d'affliger ceux qu'on estime. Mon ami, savez-vous ce que vient de faire Lisis ?

LE PÈRE.

Quoi ! qu'a-t-il fait ?

M. DUFOUR.

Il entre chez moi tout à l'heure et me présente la somme que me devait sa mère ; vainement je lui observe que je peux attendre encore quelque temps, que je crains d'ailleurs que cette privation ne le gêne ; il ne m'écoute pas, il m'embrasse et s'échape.

LE PÈRE.

Quoi Lisis a fait cela ? vous m'emchantez ; le brave garçon.

M. DUFOUR.

Sans doute, sans doute, mais cela ne change rien à nos projets ?

LE PÈRE.

Écoutez donc, mon ami, si ma fille l'aime ?

M. DUFOUR.

A la bonne heure, mais j'ai votre parole ; d'ailleurs, croyez-vous que Lisis aime encore votre fille ; un an d'absence, et puis n'a percevriez-vous pas dans cette action même autant d'indifférence pour elle que d'attachement pour sa mère ?

LE PÈRE.

Votre réflexion est juste, il faut tâcher de le savoir de lui-même. Le voici, chargez-vous d'emmener les femmes.

---

SCÈNE XII.

*Les précédens*, LOUISE,  
LISIS, LA MÈRE.

LOUISE.

Si vous voulez, ma mère, je mettrai la table ici....  
Ah ! voilà mon père.

LA MÈRE.

Et M. Dufour. Eh ! bien père Gérard, comment va santé ?

LE PÈRE.

Comme la votre, bonne, et le moyen que cela soit autrement, quand on a des enfans comme les nôtres, aimables....

M. DUFOUR.

Et vertueux.

( 21 )

LA MÈRE.

Voilà mon fils revenu, nous allons reprendre notre ancienne manière de vivre ; tu cultiveras notre petit jardin, et je filerai auprès de toi, n'est-ce pas Lisis ?

M. DUFOUR.

A propos de jardin, vous n'avez pas vu celui que je viens d'acheter ici près et que je cultive moi-même ; je vous invite à y faire un tour avant le dîner.

T O U S

Volontiers.

LE PÈRE.

C'est un fort joli jardin qu'il cultive lui-même, allez, allez le voir.

---

SCÈNE XIII.

LISIS, LE PÈRE.

LE PÈRE.

Toi reste, tu m'as l'air bien pensif !

LISIS.

Ah ! tant d'événemens ! la maladie de ma mère et....

LE PÈRE.

Et quoi ?

LISIS.

Et la perte de Louise.

LE PÈRE.

Louise ! je croyais que tu l'avais oubliée ; depuis un an ton silence.....

LISIS.

Mon silence ! je n'étais pas encore assez riche pour elle, mais l'oublier jamais.

LE PÈRE.

Où m'a dit que tu avais rapporté de l'argent ?

L I S I S.

Oui, mais il ne m'en reste que très-peu. . . .

L E P E R E.

Comment,

L I S I S.

Ah ! père Gérard. . . ne devais-je pas acquitter la dette de ma mère ? dette sacrée, sur-tout envers l'homme qui pendant mon absence lui a rendu les plus grands services ! devais-je calculer avec mon devoir ? mais M. Gérard, il me reste encore un peu d'argent et beaucoup d'amour ; mon travail et ma conduite vous prouveront que loin d'avoir oublié Louise, je veux tout faire pour la mériter.

L E P E R E.

Ah ! l'estimable garçon ! Si M. Dufour pouvait revenir !

---

## S C È N E D E N I È R E.

*Les précédens*, LOUISE, M. DUFOUR,  
LA MÈRE.

L E P E R E.

Eh ! venez-donc, mon cher ami, vous me voyez au comble de la joie, Lisis aime toujours ma fille.

M. D U F O U R.

Et Lisis mérite d'être heureux. Ce que je viens d'apprendre de lui prouve qu'un aussi bon Fils ne peut être que bon époux, et je lui cède Louise.

L I S I S.

Ah ! Monsieur, que de reconnaissance !

L E P E R E.

Mon cher Lisis, j'avais donné ma parole à M. Dufour ; je ne pouvais rien sans son aveu, mais puisqu'il y consent je te donne ma Fille.

M. D U E O U R :

Moi, mon cher Fils, je vous prie de reprendre cette somme, que vous m'avez si généreusement remise. Je suis assez riche pour attendre, et votre position vous permet de différer sans rougir. Quant aux soins que j'ai donnés à Ma lame votre mère, son amitié et la vôtre m'en payeront assez. D'ailleurs, l'homme sensible ne fait qu'acquitter sa dette, lorsqu'il a le bonheur de servir l'humanité.

Q U I N Q U E.

O vertu douce et précieuse!  
Comme il vous aime votre Fils,  
Comme il voudrait vous voir heureuse!

M. D U F O U R.

Quel prix plus doux, mon cher Lisis,  
De votre amour pour votre Mère.  
Puisse le Ciel, pour vous prospère,  
Faire de vous un heureux Père,  
Comme il fit de vous un bon Fils!

Q U I N Q U E.

O vertu douce, etc.

F I N.

---

De l'Imprimerie de FANTELIN, rue de la Grande-  
Truanderie n°. 27.